

Watchmen

Concepteur : Damon Lindelof

Céline Gobert

Number 194, March 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93100ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gobert, C. (2020). Watchmen : concepteur : Damon Lindelof. *24 images*, (194), 130-135.

Watchmen

Concepteur : Damon Lindelof

PAR CÉLINE GOBERT



Le futur de l'humanité est une super-héroïne afro-américaine.

QUELS MODÈLES POUR NOS ENFANTS ?

À la fin des neuf épisodes de la série, la fille d'Angela Abar, alias Sister Night, découvre la cape noire et la véritable identité de sa mère justicière. La scène n'a rien d'anodin, au contraire. Elle pose une simple question : quel héritage, quel espoir, quels modèles laisse-t-on à nos enfants ? Cette idée de transmission, et avec elle d'une nécessité de bien connaître ses racines et son passé pour ne pas répéter certains chapitres de l'Histoire, hante la *Watchmen* version Damon Lindelof, créateur de *Lost* et de *The Leftovers*.

Dans cette proposition audacieuse, nouvelle mouture de la bande dessinée d'Alan Moore et Dave Gibbons, publiée pour la première fois en 1985, le réalisateur repense véritablement le matériau d'origine en l'ancrant dans un contexte très actuel : les tensions entre les suprémacistes blancs, la police et les Afro-américains. Qu'il ait fait le choix (décrié par un certain public) de faire porter le masque de l'ambigu Rorschach aux réactionnaires racistes d'aujourd'hui n'est certainement pas anodin : tout homme désespérément en colère ne saurait inspirer sainement les prochaines générations de rebelles sociopolitiques (Joker bonsoir !). Si l'univers fantastique (bien qu'ici prévale le mélange des genres) déployé par la série reste évidemment le terreau

idéal pour réécrire l'Histoire et jouer de tous les possibles, le plus intéressant demeure le geste artistique de son auteur. À l'heure de tous les *remakes*, et *remakes* de *remakes*, *reboots* et *sequels*, réactualiser un monument de la culture bédéiste américaine dit quelque chose d'important : le véritable artiste, bien au-delà de faire du neuf avec du vieux, est capable de se réapproprier totalement une œuvre, de lui insuffler son propre style qui reflète, en plus de ses propres obsessions, celle de toute une époque.

Ce n'est pas non plus un hasard si la série débute et s'achève dans un cinéma, avec les images d'un film muet, montrant un shérif noir qui arrive dans un village blanc pour faire régner la justice. Ce film fait rêver le petit orphelin Will Reeves, qui a perdu ses parents dans le massacre de Tulsa perpétré contre les Noirs, et l'inspire durant près de 100 ans dans son combat pour un monde meilleur. C'est d'ailleurs à ce représentant de la justice et du bien qu'il emprunte son nom. C'est dire l'importance des images. Le pouvoir du cinéma, du récit. Dans ce contexte, que le personnage principal de *Watchmen* (qui plus est absent du *comix*), soit une Afro-américaine au caractère et aux désirs assumés revêt évidemment une importance de taille.

REPENSER LE HÉROS

Amenée à comprendre ses origines, et notamment le passé ségrégationniste, violent et raciste de son pays, l'Amérique, Angela Abar (Regina King) ne trouvera pas immédiatement les réponses à ses questionnements identitaires, à l'instar du spectateur qui saute d'époque en époque, de dimension en dimension, de personnage en personnage. Dans ce 2019 alternatif dans lequel les États-Unis ont remporté la guerre du Vietnam grâce au géant bleu tout puissant, le Dr Manhattan, Angela est une « justicière » des forces de l'ordre, contrainte de masquer son visage pour assurer son anonymat face aux terroristes nationalistes de la 7^e Kavalerie, un genre de Ku Klux Klan contemporain. L'intrigue se déroule à Tulsa, en Oklahoma, 30 ans après les événements fictionnels relatés dans le roman graphique, mais aussi – et c'est plus important que jamais – presque 100 ans après ceux, réels, ayant pris place dans ce village. Car, oui, cette partie-là de l'Histoire n'a malheureusement rien d'une uchronie. En 1921, le village a été ravagé par des Blancs, et cet événement historique peu glorieux pèse encore sur les mémoires¹. Au total, 300 personnes noires ont été tuées et 10 000 laissées à la rue.

Mais si le premier épisode débute *in medias res* dans ce contexte de persécution, il faudra attendre le sixième épisode pour que les pièces du puzzle commencent à se mettre en place et que se dessinent non seulement les destins et les liens entre les personnages, mais aussi les intentions de Lindelof : remonter aux racines de la persécution des Noirs aux États-Unis et en exposer la transmission traumatique et les conséquences sociales, générationnelles, humaines. Dans cet épisode mémorable, Angela a avalé des médicaments nommés « Nostalgia » qui lui permettent d'accéder aux souvenirs de son grand-père persécuté. L'idée est géniale. Elle permet non seulement à la série d'éclaircir

↑ → → → Matchmen de Damon Lindelof



le mystère de l'intrigue et du personnage, mais aussi de l'inscrire dans un tableau bien plus large ; Lindelof emmène ainsi le spectateur au-delà de l'univers du super-héros et assume avec force un propos absolument essentiel pour notre sombre époque : il est nécessaire de connaître sa propre Histoire, son propre passé, pour pouvoir créer un futur plus juste.

À travers Angela, Lindelof repense également la figure et la fonction du héros : à quoi ressemblent nos héros ? Qui inspirent-ils ? Quelles valeurs véhiculent-ils ? Même si elle garde les caractéristiques du héros des *comic books* (le passé trouble, la défense des opprimés, le traumatisme de l'enfance), Angela, « Sister Night » retravaille cette

Lindelof emmène le spectateur au-delà de l'univers du super-héros et assume avec force un propos absolument essentiel pour notre sombre époque : il est nécessaire de connaître sa propre Histoire, son propre passé, pour pouvoir créer un futur plus juste.

figure à la lumière du nouveau paradigme de la société contemporaine (le féminisme, la diversité, les tensions raciales). Que son père se blanchisse volontairement le contour des yeux pour dissimuler sa peau noire sous son masque ou qu'un autre héros masqué, Nelson Gardner, se révèle être gay, ne sont pas des détails sans importance. Car, inscrit qu'il est dans la mémoire collective, le héros demeure figé dans des archétypes faisant écho à la figure dominante de la société dans laquelle il évolue, à savoir un homme masculin, blanc, hétérosexuel. Si Lindelof n'invente pas l'eau chaude en s'éloignant de cette réalité (une même revendication de la différence électrifiait déjà *X-Men*), il a le mérite de l'introduire directement, de façon concrète et politique, au cœur d'un sujet brûlant : les tensions raciales qui ont rejailli dans le sillage de l'élection de Trump. Au passage, la série aborde sans détour plusieurs questions autour des notions de justice et d'héritage, le plus souvent invisibles dans l'espace public (et encore plus dans les œuvres populaires geeks) : de quelle façon la génération des jeunes Afro-américains peut-elle composer aujourd'hui avec son passé marqué par la violence et la ségrégation ? Qu'implique cette idée de « justice » dans la société contemporaine ? Quelles sont les conséquences actuelles des démons ségrégationnistes et racistes de l'Amérique ?

LE STYLE LINDELOF

Mais revenons au sixième épisode, en tous points incroyable. S'il dénoue tardivement les enjeux de l'intrigue, il est un vrai régal pour les yeux : les transitions, les mouvements de caméra, les jeux visuels pour traduire la superposition des temps passé et présent sont aussi ludiques que beaux. Une chose est certaine : *Watchmen* porte le sceau Lindelof. Non seulement, à l'instar de *Loft* et de *The Leftovers*, la série part de l'infiniment intime (les origines familiales, l'identité) pour évoquer et fouiller de plus larges expériences collectives humaines (la vie en société, l'héritage culturel, le sens de l'existence), mais elle envoie aussi valser les structures narratives conventionnelles pour privilégier un univers loufoque, dont l'absurdité fait écho au non-sens de l'existence (la quête de sens du personnage d'Ozymandias en est l'exemple parfait). Pour ce qui est de la forme, Lindelof y réaffirme également le pouvoir de l'ellipse et de ce que l'on ne dit pas, ce que l'on ne montre pas à l'écran, ce qui donne – certes – un résultat aux limites parfois de l'abscons, mais autrement plus stimulant que les linéarités ennuyeuses habituelles.

Pieuvres qui tombent du ciel, prières adressées à un homme bleu à la puissance omnisciente, clonage, mélange jouissif des genres, quelque part entre science-fiction, thriller politique et enquête policière : *Watchmen*, rythmée par l'électro de Trent Reznor et Atticus Ross, ne ressemble à aucune autre série. Elle est à la fois rétro et futuriste, drôle et désespérée, puisant cette dichotomie de ton directement à la source des angoisses de ses personnages, accablés par l'idée d'un destin prédestiné, acculés qu'ils sont par l'impossibilité de défaire la tragédie, ni même d'en comprendre le sens. C'était déjà le cas dans *Lost*, dont les personnages ne voulaient pas voir advenir leur propre mort. C'était également le cas dans *The Leftovers*, série elle aussi obsédée par la signification à donner à la disparition de proches, à la vie, à la mort. C'est bien sûr pour que l'on puisse ressentir, dans notre chair, cette angoisse-là, que Lindelof préfère maintenir le spectateur dans une confusion totale une bonne moitié de la série. Après tout, nul ne connaît les aboutissants de sa vie d'humain avant de vivre ses derniers moments. Profondément existentialiste, *Watchmen* n'hésite pas à plonger ainsi au cœur de grandes considérations philosophiques : jusqu'à quel point est-on libre ? Jusqu'à quel point est-on responsable ? Quelle relation doit-on entretenir avec Dieu ? Si la série ne donne (bien sûr) pas de réponses, elle s'achève tout de même sur une idée forte, comme un trésor à chérir en temps de crise : le futur de l'Humanité est une super-héroïne afro-américaine.

1. [washingtonpost.com/news/local/wp/2018/09/28/feature/they-was-killing-black-people/](https://www.washingtonpost.com/news/local/wp/2018/09/28/feature/they-was-killing-black-people/)